

grave et dans son vif regard l'activité de l'esprit, la vigueur de la volonté, le sérieux des habitudes, le souci de la précision et de la mesure, il n'est pas difficile de se faire une idée du sentiment profond qu'elle devait avoir de ses reponsabilités. A voir l'exactitude rigoureuse avec laquelle elle s'acquittait, non seulement des devoirs importants, mais même des plus petits détails de sa charge, on sentait que pour elle l'exercice de l'autorité était quelque chose de sacré : elle y mettait tout son esprit de foi et ne voulait être auprès de ses sœurs que la mandataire de Dieu. L'intelligence chez elle éleva la bonté, comme chez d'autres la bonté agrandit l'intelligence.

Elle occupa d'ailleurs presque toute sa vie religieuse un poste de commandement. Elle semblait faite pour cela, et très vite autour d'elle on le comprit. Entrée à dix-huit ans en religion, on la nomme supérieure à vingt et un ans, dès sa deuxième année de profession. De Saint-Paulin, elle va fonder, quatre ans plus tard (1881), la mission de Saint-Barnabé, puis on la trouve successivement supérieure encore à Saint-Célestin, à Saint-Guillaume, à Stanfold, d'où elle revient, en 1891, pour entrer dans le conseil général de sa communauté et y demeurer jusqu'à sa mort. Elle y remplira les fonctions les plus importantes, jusqu'à celle de supérieure générale où l'appelle, en 1901, la confiance de ses sœurs. Pendant quinze années, elle y déploiera toutes les ressources de son talent et toutes les énergies de son cœur.

La nouvelle supérieure n'avait que quarante-cinq ans. De la Mère Saint-Joseph, qui avait tenu avant elle pendant vingt-sept ans les rênes de l'administration, elle recueillait un héritage de fortes vertus lourd à porter. Elle fut à la hauteur de la tâche. Dès l'année suivante (1902), la vénérable fondatrice, en qui elle se plaisait à chercher appui et conseil, s'en allait à Dieu. Le coup lui fut bien pénible, mais elle continua d'intéresser la chère disparue aux œuvres de son Institut et, non contente de garder pieusement son souvenir, elle voulut faire livrer à ses sœurs la pensée de la vénérée Mère elle-même, dans des pages modestes mais sincères qui raconteraient sa vie. Ce rêve fut enfin réalisé en 1916.

Une épreuve plus cruelle peut-être l'attendait : l'incendie du 21 juin 1906, qui ne devait laisser du bel édifice terminé depuis trois ans à peine qu'un monceau de ruines. Sa foi courageuse trouva alors pour toute réponse cette prière sublime : "*Feux du ciel, bénissez le Seigneur !*" Puis, sans autres ressources que son invincible confiance en Dieu, elle entreprit vaillamment l'œuvre de reconstruction. Deux ans plus tard, les Sœurs de l'Assomption avaient une Maison-Mère. Cette fois, c'était la réponse du bon Dieu.

Mais une tâche nouvelle s'imposait. L'Institut était arrivé à l'un de ces tournants difficiles où il faut un coup-d'œil sûr et une main ferme pour se maintenir dans la voie. Avec cette ampleur d'esprit qui caractérise les chefs, elle sut discerner ce qu'il fallait améliorer dans